

L'âme de la machine

De l'aube au crépuscule, la silhouette du machiniste dans son bleu de travail se détache au sommet de la plate-forme de la machine. Il travaille douze heures sans interruption.

Les ouvriers qui retirent les chariots de charbon des ascenseurs, le regardent avec une envie non dénuée d'animosité. Envie, parce que, brûlés par le soleil d'été ou détrempés par les pluies de l'hiver, ils se démènent sans relâche, poussant les lourds wagonnets depuis la margelle du puits de mine jusqu'à l'aire de stockage, tandis que lui, sous son toit de zinc, ne bouge pas et ne dépense pas plus d'énergie qu'il n'en faut pour diriger la machine.

Puis, quand les hercheurs courent et halètent dans le vague espoir d'obtenir une seconde de répit après avoir vidé le minerai, à l'envie s'ajoute l'animosité, en voyant l'ascenseur qui les attend, déjà, chargé une nouvelle fois de brouettes pleines à ras bord, alors que le regard sévère du machiniste, du haut de son poste, semble leur dire :

– Plus vite, fainéants, plus vite !

La déception, renouvelée à chaque trajet, leur fait croire que, si la tâche les détruit, la faute en revient à celui-là qui n'a qu'à étirer et contracter le bras pour les éreinter.

Ils ne pourront jamais comprendre que ce labeur, aussi insignifiant qu'il puisse leur paraître, est plus exténuant que celui du galérien attaché à son banc. Lorsque le machiniste prend de la main

droite le manche d'acier gouvernant la machine, il fait instantanément partie de l'énorme et complexe organisme de fer. Son être, pensant, se transforme en automate. Son cerveau se paralyse. À la vue du cadran peint en blanc, où s'agite l'aiguille indicatrice, le présent, le passé et l'avenir sont remplacés par l'idée fixe. Ses nerfs en tension, sa pensée, tout en lui se concentre sur les chiffres qui, sur le cadran, représentent les tours de la bobine gigantesque qui enroule seize mètres de câble à chaque révolution.

Les quatorze tours nécessaires à l'ascenseur pour parcourir son trajet vertical s'effectuent en moins de vingt secondes, ainsi une seconde de distraction veut dire une révolution supplémentaire, et une révolution supplémentaire, le machiniste ne le sait que trop bien, c'est : l'ascenseur qui se fracasse là-haut, contre les poulies ; la bobine, arrachée de son axe, qui se

précipite comme une avalanche que rien ne peut arrêter, tandis que les pistons, fous, cassent les bielles et font sauter les bouchons des cylindres. Tout cela peut être la conséquence de la plus petite distraction de sa part, d'une seconde d'oubli.

C'est pourquoi ses pupilles, son visage, sa pensée s'immobilisent. Il ne voit rien, n'entend rien de ce qui se passe autour de lui, si ce n'est l'aiguille qui tourne et le marteau indicateur qui cogne au-dessus de sa tête. Et cette attention ne connaît pas la trêve. À peine un ascenseur se montre par la margelle du puits de mine que deux coups de cloches lui font savoir que, en bas, l'autre attend déjà, chargé complètement. Il étire le bras, la vapeur pousse les pistons et siffle en s'échappant par les joints, la bobine enroule rapidement le fil de métal et l'aiguille du cadran tourne en s'approchant rapidement de la flèche de

fin. Avant qu'elle ne la croise, il le machiniste attire vers lui la manivelle et la machine stoppe sans bruit, sans saccades, comme un cheval qui mâche bien son mort

Mais alors que le tintement du dernier signal vibre encore dans la plaque métallique, le marteau la blesse à nouveau d'un coup sec et strident à la fois. Le bras du machiniste s'allonge à nouveau sous le mandat impérieux, les engrenages rechignent, les câbles oscillent et la bobine tourne à une vitesse vertigineuse. Et les heures succèdent aux heures, le soleil monte au zénith, redescend ; l'après-midi vient puis décline et le crépuscule, surgissant au ras de l'horizon, élève et étend son immense pénombre de plus en plus vite.

Tout à coup, un sifflement assourdissant remplit l'espace. Les hercheurs lâchent les

brouettes et se dressent étincelants. Le labeur du jour a pris fin. Des diverses sections annexes de la mine sortent les ouvriers en une cohue confuse. Dans leur précipitation à abandonner les ateliers, ils se pressent et se bousculent, mais pas une voix ne s'élève pour se plaindre ou protester : les visages sont radieux.

Petit à petit, la rumeur de leurs pas sonores s'éloigne et disparaît sur le trottoir envahi par les ombres. La mine est maintenant déserte.

Il n'y a plus que dans la cabine de la machine que l'on distingue une silhouette humaine confuse. C'est le machiniste : assis sur son trône élevé, la main droite appuyée sur la manivelle, il reste immobile dans la demi-obscurité qui l'encercle. Le labeur prenant fin, la tension de ses nerfs a cessé brusquement et il s'est écroulé sur le banc comme une masse inerte.

Un lent processus de retour à l'état normal s'opère dans son cerveau abruti. Il recouvre difficilement ses facultés annulées, atrophiées par douze heures d'obsession, d'idée fixe. L'automate redevient une nouvelle fois une créature de chair et d'os qui voit, qui entend, qui pense, qui souffre.

L'énorme mécanisme gît paralysé. Ses membres puissants, surchauffés par le mouvement, se refroidissent en produisant de légers craquements. C'est l'âme de la machine qui s'échappe par les pores du métal, pour allumer dans les ténèbres qui couvrent le haut trône de fer, les fulgurances tragiques d'une aurore toute rouge de l'horizon jusqu'au zénith.